

gne. Pourvoyons la maison d'un bon service d'éclairage, quelques chambres de bain, et des autres nécessités indispensables.

Puis, comme l'écrivait un jour M. A. Bailif, "restituons à la maîtresse de maison, à la servante, la place qu'elles occupaient jadis et dont elles ont été détronées par l'administrateur de l'hôtel cosmopolite et le servent en habit noir."

Il nous a été donné de loger dans des auberges de toutes sortes dans notre province, et c'est encore dans celles que des femmes dirigeaient que nous trouvions le plus de confort et le plus de propreté, avec une domesticité mieux disciplinée. Et la maîtresse de maison dirigeant l'établissement l'homme pourrait vaquer à d'autres occupations lui assurant un revenu supplémentaire.

Les dépenses extravagantes et injustifiées sont les causes la plupart du temps de l'insuccès des hôteliers des places d'eau ou de villégiature. Nous avons été à même de descendre dans des hôtels de la région du lac S.-Jean et sur la côte de Québec et nous avons toujours trouvé singulier d'être servi à table par des garçons en habit noir qui ne comprenaient pas un mot de notre langue. Il faut dire aussi que c'étaient des étrangers souvent qui s'étaient ainsi emparé de nos sites et qui les avaient aménagés; c'est pourquoi en pleine forêt, sur les bords d'un lac de notre province, et au milieu d'une population canadienne française, on n'entendait parler que l'anglais et qu'on était servi que par des anglais.

Combien de nos concitoyens qu'il y a dix, quinze et vingt ans, villégiaturaient à Cacouna, à Abénakis, à Tadoussac, à la Rivière-du-Loup doivent regretter le régime d'alors, quand on vivait là sans cérémonie, comme en famille dans un bon hôtel dirigé par la maîtresse de maison et desservi par de braves et bonnes domestiques. Aujourd'hui c'est partout le grand luxe et on ne peut plus même paraître au dîner sans une grande toilette.

Les excès ont tué l'industrie hôtelière et pour la faire revivre il n'y aura qu'à revenir aux bonnes traditions.

Ce que le tourisme veut trouver quand il cherche à se reposer des fatigues de la route c'est une bonne maison, avec une bonne chambre pourvue des articles de toilette indispensables et d'un bon lit et une bonne table. Alors pourquoi ne pas le lui assurer?

Maintenant s'il ne se trouve pas dans l'endroit de particulier qui veuille prendre les risques d'établir un hôtel, pourquoi deux, trois, cinq ou dix citoyens ne forment-ils pas une compagnie à responsabilité limitée et ne tentent-ils pas l'entreprise?

Et que faut-il connaître pour tenir un bon hôtel? Bien peu de chose. La Suisse a des écoles où l'on forme les futurs hôteliers et savez-vous ce qu'on leur apprend. Nous l'avons su au cours de notre voyage précisément d'un élève d'une de ces écoles.

On enseigne l'anglais, le français et l'allemand; un peu de comptabilité et la pratique du chèque et les questions de change, d'escompte et d'intérêts. L'élève apprend de plus un peu d'histoire générale et surtout l'histoire de son pays et enfin on l'initie aux connaissances du bâtiment comme le chauffage, l'éclairage, l'application du froid artificiel. Sorti de l'école après deux ans il apprend la cuisine sous la direction d'un chef dans les grands hôtels et il apprend de lui, aussi, l'art d'utiliser les restes et comment ravitailler l'établissement. Voilà tout ce qu'il faut savoir pour un hôtelier qui veut tenir une bonne maison et savoir intéresser sa clientèle.

Chez nous, la cuisine peut être faite par des filles, qui auront appris à l'école ménagère toute la science nécessaire à la cuisine canadienne.